



Les nouvelles de **Daniel Grenier** campées dans le décor de St-Henri *Page F 3*



Les identités plurielles: **l'argumentation** de la droite *Page F 6*

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 5 ET DIMANCHE 6 MAI 2012

## NI HOMME, NI FEMME, NI MONSTRE

Entretien avec  
Kathleen Winter



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

1968, Croydon Harbour, Labrador. Jessica Blake donne naissance à son premier-né. Deux yeux, un nez, une bouche, parfaits. Quatre membres, dix doigts, dix orteils, blancs comme mie, frais de cette chair de nourrisson. Une petite fente de fille. Et une petite queue et une petite couille de garçon. En inventant le destin intersexuel, mi-homme et mi-femme, de Wayne/Annabel, l'auteure anglophone Kathleen Winter signe un premier roman qui met en question notre façon de poser l'identité. Voici *Annabel*, ni homme, ni femme, ni monstre.

CATHERINE LALONDE

On recenserait un cas d'hermaphrodisme vrai sur 83 000 naissances. Selon l'Intersex Society of North America (ISNA), un spécialiste de différenciation des sexes est appelé auprès d'un berceau sur 1500. La nature, elle, floue avec ses fleurs de pommier, ses escargots, ses poissons hamlet « être-ou-ne-pas-être-femme », nos catégories mâle et femelle si marquées. Chez l'humain, flotte autour des êtres intersexués un halo d'érotisme trouble. L'enfant au double sexe d'Hermès et d'Aphrodite rôdait déjà, à l'âge de la mythologie grecque et à l'âge d'Ovide, à l'orée des fantasmes. Il est devenu depuis, plus crûment et plus cliché, ces *she-males* des sites pornos de la Toile.

« Je suis très intéressée à savoir ce qu'est cette définition de mâle et femelle, explique Kathleen Winter, se forçant à parler, même lentement, même avec un petit vocabulaire, en français. Je suis intéressée par tout le spectre des possibilités entre ces pôles. Les humains sont plus à l'aise avec la dualité. Moi, je suis très à l'aise avec les paradoxes et l'ambiguïté. Je me suis demandé comment quelqu'un pourrait être entre ces deux réalités, entre le mâle et la femelle. »

L'histoire de Wayne/Annabel s'est présentée à elle. « J'écoute, beaucoup, confie l'auteure. Dans les magasins, les cafés, les gens parlent beaucoup. Si on écoute bien, ils nous donnent leurs histoires. J'ai entendu comme ça une histoire vraie d'un bébé hermaphrodite. » Que se passerait-il si vous ne saviez, nouveau parent, répondre à l'éternelle question « C'est un gars ou une fille ? »

Pour répondre, Kathleen Winter s'est nourrie à la fois « des textes médicaux, très techniques, que ma fille qui fait ses Women Studies m'a fournis, et des blogues, très touchants, très dramatiques, de gens intersexués. Moi, j'ai rajouté toutes les petites choses de la vie, le quotidien. » L'auteure a ainsi découvert qu'en cas d'hermaphrodisme, c'est un phallomètre, petite règle graduée qui détermine la mâlitude. « Quand un phallus n'atteint pas un centimètre et demi, à sept centièmes de centimètre près... », écrit-elle, quand il est inférieur de sept centièmes à ce critère, nous pratiquons l'ablation des caractéristiques masculines et, plus tard, à l'adolescence, nous sculptons une morphologie féminine. » Et le docteur du roman d'étirer le phallus pour mieux le mesurer. « On dirait une joke, commente Winter. Personne ne peut croire une chose pareille, et pourtant, je ne l'ai pas inventée. »

L'humanité des personnages et la délicatesse de leurs psychologies donnent à *Annabel* sa force et sa subtilité. « Quand j'écris, je n'essaie pas de contrôler les personnages. J'essaie de les écouter. De les voir, comme si j'étais spectateur de leur vie. C'est pas écrit avec la tête. C'est écrit avec le cœur, l'imagination et l'attente. Et du temps. J'attends les idées. » L'auteure pèse chaque question qu'on lui pose sur son livre, prend le temps de trouver ses mots. Elle apprend, visiblement, encore de son roman.

La narration s'y transmet de personnage en personnage, multiplie les points de vue. Les paysages et la nature du Labrador, et plus tard ceux de Terre-Neuve, sont plus qu'un décor: ils

VOIR PAGE F 2 : ANNABEL



« Je suis très à l'aise avec les paradoxes et l'ambiguïté »

Ambiguïté

ILLUSTRATION TIFFET

## La vie énigmatique d'un médecin pas comme les autres...

**James Miranda Barry** fut médecin militaire, chirurgien avant-gardiste, inspecteur général des hôpitaux des colonies britanniques dont le Canada et... l'un des plus grands imposteurs de tous les temps.

Sylvie Ouellette a trouvé bizarre que ce personnage déterminé, dont les réformes avaient sauvé des milliers de vies, ait été inhumé en 1865 dans un coin reculé d'un cimetière londonien. Elle a voulu savoir pourquoi...

### Le Secret du docteur Barry

Un roman-vérité qui épouse toutes les couleurs de la passion.

464 pages / 26,95 \$

Cet ouvrage est aussi disponible en version numérique.



LES ÉDITIONS JCL

www.jcl.qc.ca



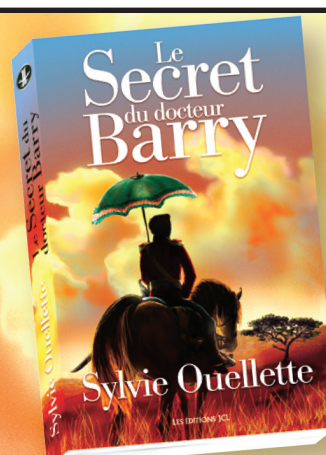
Conseil des Arts du Canada



Québec



Patrimoine canadien



# Entretien avec Herta Müller

Prix Nobel de littérature, la romancière allemande écrit aussi avec des ciseaux

Qu'elle compose *Animal du cœur*, son nouveau roman sur la dictature de Ceausescu, ou un poème-collage, l'Allemande d'origine roumaine, Prix Nobel 2009, procède de la même manière. Par découpages, détournements, évidements.

FLORENCE NOUVILLE

à Berlin

À la Maison de la littérature, où nous avons rendez-vous, Herta Müller arrive en retard et dans tous ses états. «Moi qui suis d'une ponctualité maniaque... J'étais absorbée par un collage, voyez-vous. Ces derniers temps, lorsque je me réveille, je fonce vers le dernier collage en cours — en ce moment, une histoire de mouches et de boucher. Cette manière d'écrire m'obsède. Elle aspire ma substance. Ce matin, j'étais donc en pyjama avec mes ciseaux. Je n'ai pas vu l'heure passer.»

On l'imagine bien avec ses grands ciseaux, Herta Müller. Sectionnant des membres de phrases. Les découpant en rondelles. Recousant ensemble ces «mots volés un peu partout, dans des journaux, des magazines de mode ou dans le catalogue IKEA». S'amusant de voir s'entrechoquer «le très trivial et le très littéraire». Bref, réinventant chaque jour cette langue acérée et poétique qui lui a valu le prix Nobel en 2009.

Il y a deux ans, la Maison de la littérature (Literaturhaus), à Berlin, proposait une importante rétrospective Herta Müller. On y voyait à la fois des manuscrits de ses ouvrages — plus d'une vingtaine, dont cinq seulement sont traduits en français — et des échantillons de ses collages. Quelle différence fait-elle entre les uns et les autres? «Aucune», répond-elle. «Dans les deux cas, il s'agit de créer du sens en coupant dans le tissu des mots. Découper, détourner, mettre du blanc autour... Mes livres, je les retravaille souvent plus d'une dizaine de fois. J'évide au maximum. Stylo ou ciseaux, c'est la même chose, j'arrive au même résultat.»

Le résultat, c'est une œuvre qui, inlassablement, dit la dictature au quotidien. La peur, le matin au réveil, de ne plus être là le soir au dîner. La peur de l'interrogatoire, des perquisitions. La peur de l'humiliation, du faux pas, des informateurs, de la solitude, de la folie, de l'exil... Née en 1953 dans le village germanophone de Nitzkydorf, en Roumanie, Herta Müller appartient à la



L'écrivaine allemande et Prix Nobel 2009 de littérature, Herta Müller, lors d'une conférence de presse à Guadalajara, au Mexique, en novembre dernier.

minorité souabe de la région du Banat. Héritière de ces générations d'Allemands installés là, aux marches de l'Empire austro-hongrois, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, elle a grandi dans un environnement allemand, apprenant le roumain à l'école «comme une langue étrangère». En 1945, comme de nombreux Roumains de langue allemande, sa mère est déportée dans un camp de travail soviétique pendant cinq ans. Adolescente, elle découvre que son père, comme la plupart des hommes du village, a servi dans la Waffen SS pendant la Seconde Guerre mondiale. Et que, comme les autres, il continue à vivre au «rythme des souleries et des chants à la gloire du Führer». «À 17 ans, j'ai voulu rompre avec cette communauté», dit-elle. «Je suis entrée dans l'Aktionsgruppe Banat, un groupe politique qui militait pour la liberté d'expression.»

Dans les années 1970, en pleine dictature de Nicolae Ceausescu, ce choix est évidemment dangereux. Herta Müller ne tarde pas à être renvoyée de l'usine où elle travaille. Motif: «Refus de coopérer avec la Securitate». Dès lors, la voici constamment surveillée — elle dit même «en-

cerclée». Et il ne faut pas insister très longtemps pour ressentir l'effondrement psychique qui fut le sien à cette époque. «Ich war total kaputt, résume-t-elle. Détruite, à bout de nerfs. Je ne faisais plus la différence entre les pleurs et le rire. Si je n'étais pas partie, je n'aurais pas pu vivre.» On lui demande si, comme Lola, l'une des protagonistes d'*Animal du cœur*, son nouveau livre, elle a songé au suicide. «Bien sûr, acquiesce-t-elle, mais n'en parlons plus.» Ses

**Vingt ans après la mort de Ceausescu, il semble nécessaire pour Müller de fouiller, encore et encore, les ravages de la dictature**

yeux bleus se mouillent. On n'en parle plus.

C'est dans un contexte historique étonnant qu'Herta Müller obtient, en 1987, le droit de s'expatrier en Allemagne. À cette époque, le régime communiste vend purement et simplement sa communauté allemande au gouvernement du chancelier Helmut Schmidt. Un individu s'échange pour 5000 marks environ. Müller n'indique pas explicitement si elle a

fait l'objet de ce marchandage. Elle dit seulement: «Je ne suis jamais retournée au village et n'y retournerai jamais. J'y suis avec mes livres, cela suffit. Ma tête y retourne, pas mes pieds.»

Lorsqu'on lui demande pourquoi, plus de vingt ans après la mort de Ceausescu, il lui semble nécessaire de fouiller, encore et encore, les ravages de la dictature, elle ouvre des yeux ronds. «Croyez-vous qu'on en ait jamais fini avec ces dégâts-là? Ne voyez-vous pas que si la tentation autoritaire renaît aujourd'hui en Europe de l'Est, c'est justement parce que ce passé a toujours été tu?» Nous parlons de ce qu'il est advenu du travail de

Marius Oprea, cet historien roumain surnommé «le Chasseur de la Securitate». En 2005, Oprea, s'inspirant du Centre Simon-Wiesenthal, a créé l'Institut d'investigation des crimes du communisme roumain (IICCR). S'est-il montré trop curieux dans ses enquêtes? En 2010, le pouvoir l'a déchargé de sa tâche. «Vous voyez», dit Herta Müller, «encore une bataille gagnée par les structures de l'ancien régime...»

Nous revenons à elle. À sa manière si particulière d'évoquer un climat politique à partir de toutes petites choses. Les plantes, par exemple, dont elle connaît les noms par cœur. «Dans mon enfance solitaire, je leur parlais, je les mariais même. Je m'intéressais plus aux brins d'herbe qu'aux paysages.» Elle réfléchit, puis ajoute: «Pour moi, il y a deux catégories de gens dans la vie. Ceux qui se sentent protégés par le détail, la singularité, et ceux qui aiment les panoramas, comme Hitler. Je déteste les vastes paysages, j'ai toujours l'impression qu'ils vont m'engloutir.»

Et les objets? Pourquoi sont-ils chez elle omniprésents? Parce qu'ils rassurent? Ou qu'ils ne trahissent pas? Et pourquoi certains en particulier? Il y a dans *Animal du cœur* une véritable obsession pour les ciseaux. Encore les ciseaux! Partout, ils viennent trahir la texture de la prose. Sécateurs, lames à égorger les animaux, ciseaux à ongles, de coiffure, de couturière... On pense à Nathalie Sarraute, à qui l'on a parfois comparé Herta Müller (silences, ellipses, art de ne pas dire...). Sarraute, elle aussi, avait une relation spéciale avec les ciseaux. Dans *Enfance* (Gallimard, 1983),

elle parle d'une illustration du *Struwwelpeter*, le grand classique allemand pour la jeunesse (1845) du docteur Hoffmann. «Un homme très maigre, avec un nez pointu et des basques flottantes, brandit une paire de ciseaux ouverte. Il va couper dans la chair, le sang va couler...» La petite Nathalie avait si peur de ce dessin qu'elle avait demandé à sa mère de coller la double page afin de ne plus jamais la voir...

Les ciseaux ont-ils chez Herta Müller un poids fantastique aussi particulier? Elle sourit. Non, ils renvoient chez elle à une tout autre histoire. «Après l'usine, je voulais devenir coiffeuse», raconte-t-elle. «Mais c'était impossible. Les salons de coiffure intéressent trop les services secrets. Ce sont des lieux d'influence, on y connaît tout de la vie des gens. J'ai donc été dissuadée de la coiffure. On m'a dit que j'avais fait des études. Que ce métier ne me conviendrait pas...» Est-ce comme cela qu'elle est devenue écrivain? «De fil en aiguille, oui... Le hasard.» Est-ce qu'elle plaisante? N'a-t-elle pas toujours voulu écrire? «Pas du tout. J'avais un besoin intérieur d'écrire. Un besoin d'ancrage. Mais je n'ai jamais voulu devenir écrivain. Une phrase ou une frimousse...» Soit. Mais... l'une restera peut-être, l'autre pas? Elle s'agace presque. «Ce serait tellement mieux si l'on pouvait tout emporter avec soi. Je me méfie de l'éternité. Les choses qui restent me font peur.»

Le Monde

**ANIMAL DU CŒUR**  
Herta Müller  
Traduit de l'allemand par Claire de Oliveira Gallimard, «Du monde entier»  
Paris, 2012, 240 pages

## Herta Müller en cinq dates

Parcours

**1953:** Naissance à Nitzkydorf, en Roumanie  
**1982:** Elle publie son premier recueil de nouvelles, *Niederungen* («Les bas-fonds»), censuré en Roumanie  
**1988:** Elle émigre en Allemagne de l'Ouest. Entre 1988 et 2009, elle publie une vingtaine de livres, récompensés par de très nombreux prix littéraires  
**2009:** Elle reçoit le prix Nobel de littérature

studio littéraire

SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS

**KATHLEEN FORTIN**  
LIT **NANCY HUSTON**

**14 MAI** | 19 h 30 | Cinquième Salle

Que ce soit dans *Belles-sœurs*, *L'Opéra de quat'sous* ou *Les Misérables*, Kathleen Fortin a su émouvoir des milliers de spectateurs. Dans un cadre plus intimiste, la talentueuse actrice prête sa voix à la grande romancière qu'est Nancy Huston.

Une série élaborée par Michelle Corbeil et Lou Arteau  
Une coproduction des *Captures de mots* et de la *Place des Arts*

Conseil des arts et des lettres Québec

FONDAZIONI DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

## ANNABEL

SUITE DE LA PAGE F 1

influencent les identités, d'avantage semble-t-il que l'anatomie brute. Même sous ces horizons, le regard social pèse lourd. La chirurgie s'impose. «Le côté barbare», explique l'auteure sur les cas intersexués réels qu'elle a étudiés, «c'est que la possibilité des sensations sexuelles disparaît souvent avec l'opération. Adieu, extase, on veut seulement que tu aies l'air normal.»

Désormais, l'ISNA recommande de choisir pour l'enfant une «étiquette de genre», en lui donnant un nom féminin ou masculin et en choisissant de l'élever comme un garçon ou une fille, mais suggère d'attendre pour toute chirurgie de normalisation que l'enfant soit en âge de comprendre et de prendre lui-même la décision. «J'ai rencontré quelques intersexués qui ont lu le livre. J'avais peur. Peur qu'ils me disent que je n'avais rien compris. Ils ont dit: «Ma vie est ainsi.» On a entendu très, très peu de voix intersexuées.»

Avec la version originale anglaise d'*Annabel*, Kathleen Winter a été finaliste aux prix Giller, Orange et du Gouverneur général. Elle a signé au-

paravant des recueils de nouvelles et une demi-douzaine de romans manuscrits qui resteront dans ses tiroirs. «Les écrire était ma façon de faire mon apprentissage», explique l'Anglaise de naissance, Mont-réalaise par amour depuis trois ans. Les personnages et les ambiances lui viennent naturellement. Elle s'est inspirée du *Brooklyn* de Colm Toibin (Robert Laffont) pour apprendre la construction romanesque, qui lui vient plus difficilement.

Winter s'inspire aussi de Katherine Mansfield, de Virginia Woolf, de George Eliot. «J'ai noté récemment que tous les écrivains et artistes que j'admire sont gais. Jeanette Winterson, Ali Smith, aussi. Je ne sais pas trop quoi en conclure. Est-ce que, comme femme artiste, il vaut mieux ne pas se trouver à l'extrême du spectre de la féminité pour pouvoir vraiment remettre en question ce qu'il faut remettre de l'art puissant?»

**Désormais, l'ISNA recommande de choisir pour l'enfant une «étiquette de genre»**

**ANNABEL**  
Kathleen Winter (traduction Claudine Vivier)  
Boréal  
Montréal, 2012, 470 pages



ILLUSTRATION CHRISTIAN TIFFET

## LITTÉRATURE

## Le goût de l'enfance



DANIELLE LAURIN

Parmi mes romans félicités, il y a *Un homme est une valse*, de Pauline Harvey. Pour la passion. Pour la posture, pour le souffle. Je crois que c'est ça. Je ne l'ai jamais relu.

Je n'ai plus d'images précises, je n'ai même plus le livre, je l'ai prêté. A qui? Mais je garde le souvenir d'un livre fort, différent, qui m'était rentré dedans. C'était il y a 20 ans. Le roman avait reçu le prix Québec-Paris.

C'est à ce livre que le nom de Pauline Harvey reste attaché pour moi. Elle en avait publié d'autres avant, elle en a publié d'autres par la suite. Mais peu, somme toute. Sept romans en plus de trente ans.

D'abord, il y a eu la surprise. La surprise de voir arriver son huitième roman. L'excitation de voir ce nom, Pauline Harvey, sur la couverture. Ce nom associé pour moi à *L'homme est une valse*.

Non, je n'ai pas eu de choc en lisant *L'enfance d'un lac*. Je

n'ai pas été renversée, soufflée. J'ai été... bercée. Oui. Bercée. Je me suis laissée porter. Par le lyrisme. Par la musique des mots, par l'amplitude des phrases. Par les silences aussi. Et par la nostalgie.

J'écris cela et je crains que vous ne pensiez à quelque chose de mièvre. Pas du tout. C'est immensément vivant. C'est vif. Et c'est juste, tellement juste. Je crois que c'est ça: la justesse de ton, si difficile à trouver quand il est question de l'enfance surtout. Cette justesse qui vient de l'âme, je dirais. Ça m'a bercée.

On dit «roman» sur la couverture, mais peu importe. On pourrait parler de récit. D'un récit de l'enfance. C'est interchangeable, non? Tous les récits, ceux de l'enfance en particulier, ne se donnent pas à lire comme des romans, finalement?

Intéressant, parce qu'il y a ça, dans *L'enfance d'un lac*. Continuellement. Le rapport entre la réalité et la fiction. Entre le monde des apparences, des perceptions, des sens, et le monde réel.

Il y a Descartes, il y a Platon, au passage. Et il y a cette phrase qui tombe tout à coup: «C'est du côté de la réalité qu'il y a peu de réalité, et les choses

humaines révèlent souvent les illusions qui les soutiennent, les déçoivent et les brisent.»

Il y a Proust aussi. Il y a tout le travail de la mémoire. Qui se faufile là où elle peut. Ici, elle s'accroche à des images récurrentes, celle d'un lac, de ses reflets, de ses arbres.

Mais je vais trop vite. Ce que je veux dire, d'abord, c'est qu'il m'a semblé retrouver intact une petite fille. Une petite fille qui a grandi au bord d'un lac dans une maison pleine de livres, qui avait dix ans au début de la Révolution tranquille et qui finira par devenir écrivaine, mais plus tard, bien plus tard, une fois le roman de l'enfance refermé.

J'ai retrouvé cette petite fille que je n'ai pas connue comme si je l'avais connue. Tout ce qui se passait dans sa tête, tout ce qu'elle inventait ou croyait inventer, ce qu'elle ressentait à tel moment, ses angoisses, ses paradoxes, ses réflexions, ses lectures, ses guerres, ses déboires, ses succès, son amitié avec sa cousine Ethel, sa découverte de Chopin, ses premiers émois amoureux, tout ça, j'ai eu l'impression de le revivre avec elle. De la petite enfance à l'adolescence.

C'est déjà beaucoup. Mais ce n'est pas tout. J'étais aussi dans

la tête de celle qui écrit. Celle qui a vieilli et qui écrit aujourd'hui sur le temps retrouvé de l'enfance. Comment dire?

Elle est toujours là, celle qui se rappelle, celle qui porte son regard d'adulte sur l'enfant qu'elle était, l'enfant qu'elle se rappelle avoir été. Elle est dans la distance. Dans la projection, même, par moments. Dans la projection vers l'avenir.

Elle est extérieure, avec tout ce qu'elle connaît d'elle-même et du monde, de la littérature, de la philosophie, de la politique, aujourd'hui. Mais elle est dedans en même temps. Dans l'enfance.

Elle s'amuse, parfois. Elle s'amuse de voir dans quelle situation cette petite fille là s'était placée, et à quel point de petites choses prenaient parfois une ampleur démesurée dans sa tête. Mais elle ne se moque pas. Jamais.

La plupart du temps, la grande tente de comprendre la petite. Ou plutôt, de traduire ce qu'elle a ressenti, vécu. Elle essaie de la consoler aussi. Mais qui le pourrait aujourd'hui? Et puis elle se compare: ce qui est resté d'elle, petite, en elle aujourd'hui, comment mettre le doigt dessus?

C'est fascinant. Ce double regard. Cette double voix.

Juste, toujours juste. Rien à voir avec le «tout dire», la reconstitution attentive, douloureuse, obsessionnelle d'une Annie Ernaux, cependant. On demeure pudique. On reste énigmatique. On avance sur la pointe des pieds.

Autre chose: le portrait de famille qui nous est donné. Les liens entre chacun. Entre les enfants et les parents, entre les trois sœurs. Les rapports entre l'aînée et la deuxième. Tout ça: absolument savoureux.

La famille élargie, aussi. Les oncles, les tantes. La guerre ouverte entre les deux clans, celui de Jean Lesage, celui de l'Union nationale. La famille *versus* les divisions politiques. Et l'affection, l'attachement malgré tout. C'est tellement ça.

Tout le contexte de la Révolution tranquille, justement. Puis le RIN de Bourgault. La minijupe, aussi. Et *La naufrage* de Jean-Paul Sartre. C'est là, en sourdine. Jamais plaqué. Bien amené. Justifié.

Des longueurs? Un peu. Quand il est question du cousin, un moment, j'en ai eu presque assez. Quel intérêt, que je me disais? C'est anodin. Je craignais qu'on s'enfonçât dans les petits souve-

nirs d'enfance qui n'ont de poids que pour ceux qui les ont vécus. Et puis non, c'est passé. C'était assez tôt dans le récit.

La fin est arrivée trop vite. De façon trop abrupte. Quoi, on arrête là? Peut-être pas... Cet épilogue, «en forme d'introduction», qui nous est donné dans les dernières pages, il appelle une suite, non?

L'ENFANCE D'UN LAC  
Pauline Harvey  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2012, 176 pages

## Pauline Harvey en cinq dates

- 1950: Naissance à Alma
- 1982: Prix littéraire des jeunes écrivains du *Journal de Montréal* pour *Le deuxième Monopoly des précieux*
- 1985: Prix Molson de l'Académie des lettres du Québec pour *Encore une partie pour Berri*
- 1989: Parution de *Pitié pour les salauds*
- 1992: Prix Québec-Paris pour *Un homme est une valse*



GINA DOGGETT AGENCE FRANCE-PRESSE

Donna Leone

## POLARS

## Morts à Venise

MICHEL BÉLAIR

Tous les journaux du monde ont fait écho, il y a quelques années, à la crise qui a presque enseveli la ville de Naples sous des montagnes de déchets. Au milieu du tollé (et des sourires à peine contenus: «Ah! ces Italiens!»), des enquêtes indépendantes ont dénoncé la situation et pointé des entrepreneurs reliés à la mafia; on a parlé de corruption et, au bout du compte, il a fallu envoyer l'armée pour calmer les esprits et «régler» le problème.

Mais voilà qu'en cette ère de mondialisation, le trafic illégal des ordures en tous genres semble faire partie des «services» offerts par les organisations criminelles d'envergure internationale... et l'Italie semble désormais à nos portes partout. Dépotoirs illégaux, entrepôts sauvages, déversements toxiques et pollution de la nappe phréatique, tout cela fait maintenant partie des manchettes quotidiennes de tous les bulletins de nouvelles où que l'on soit sur la planète. Pas étonnant que cela serve de toile de fond à la plus récente enquête du commissaire Guido Brunetti de la vice-questure de Venise.

On vient de trouver un carabinière assassiné dans la zone pétrochimique qui donne désormais une tout autre couleur à la Sérénissime. Comme le policier venait de demander l'aide de Brunetti pour une enquête, le commissaire sera chargé par son ineffable patron d'examiner tout cela discrètement... Mais comme d'habitude, il faudra plusieurs digressions savoureuses sur l'ordinaire vénitien, et aussi beaucoup d'allusions à Cicéron, à Ovide et à Plutarque, avant d'aborder cette histoire nauséabonde parsemée d'au-

tant de cadavres que de citations littéraires.

C'est que Brunetti rencontre Franca Marinello, une femme étrange vivant à la périphérie de la grande bourgeoisie de la ville et de la famille de Paula, sa femme, spécialiste d'Henry James. Littéraire jusqu'au bout des ongles, la dite Franca, jeune épouse d'un homme d'affaires à la réputation douteuse, est surnommée «superlifata» à cause de son visage que l'on pourrait décrire comme «agressivement reconstruit»: toute l'histoire, toutes les découvertes de Brunetti sur l'entrepôt de déchets toxiques et sur la mafia, tout tourne précisément autour de ce visage.

On ne vous en dira évidemment pas plus, mais retenez quand même que ce roman de Donna Leone est un feu roulant d'observations pertinentes sur la politique, la littérature et les comportements humains en général. Son écriture vive, son intelligence de la vie et des choses, son habileté à nous faire sentir, de l'intérieur presque, des personnages toujours aussi vrais... tout cela est devenu emblématique des livres de cette Américaine vivant à Venise depuis un quart de siècle. Mais ce dernier livre porte son art à un niveau particulièrement impressionnant.

A déguster lentement. Avec des gens qu'on aime autour pour pouvoir en goûter des passages ensemble...

Le Devoir

## LA FEMME AU MASQUE DE CHAIR

Donna Leon  
Traduit de l'américain par William Olivier Desmond Calman-Lévy  
Paris, 2012, 284 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Des nouvelles de Saint-Henri

Plusieurs nouvelles du premier livre de Daniel Grenier sont campées dans ce décor éclaté

CHRISTIAN DESMEULES

Ancien cœur industriel bordé par un canal longtemps insalubre et des autoroutes, nid de pauvreté et carrefour d'immigration avant d'être pris d'assaut par les chasseurs d'habitations immobilières, le quartier Saint-Henri, au sud-ouest de Montréal, n'a pas vraiment connu — au-delà du *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy — la même fortune littéraire que d'autres coins de la métropole.

C'est le décor éclaté de la plupart des nouvelles de *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, premier livre de Da-

vage d'une ancienne cliente.

*Malgré tout on rit à Saint-Henri* (dont le titre est inspiré d'une chanson de Raymond Lévesque), ce sont aussi des choses vues ou entendues, des monologues glanés au hasard (ou peut-être pas). Tout cela mis sur papier par Daniel Grenier, il faut le dire, avec une très bonne oreille.

À l'instar de l'auteur, quelques protagonistes ou narrateurs y font des études doctorales en littérature — ou quelque chose du genre. Un intellectuel confiné entre les quatre murs de son appartement «à l'impression d'entendre William James et John Dewey et Charles Sanders Peirce lui murmurer des choses à l'oreille» lorsqu'il ouvre la porte du frigo. Un autre, un écrivain d'origine polonaise

obnubilé par *Persona*, le film de Bergman, s'acharne à travailler à un «livre infernal», «une hagiographie de Christopher Hitchens en deux tomes».

À l'image aussi de ce quartier pris en sandwich, le motif de l'enfermement traverse un peu tout le recueil de Daniel Grenier. On rit? Par instants, on sourit. Par instants, la vie emporte tout le reste. Par instants, on oublie le décor. Les secondes se dilatent, et on est en compagnie d'un homme qui perd un verre de contact sur une piste de danse, on passe quelques minutes dans une voiture de métro ou on accompagne un personnage nous expliquer sa fascination pour une image captée par Google Street View.

Un recueil qui, prenant prétexte de ce quartier, va

dans beaucoup de directions à la fois, incapable d'éviter le défaut qui guette un premier livre peut-être trop longtemps porté, mais qui dans l'ensemble exprime un regard curieux et bienveillant sur la vie urbaine sous toutes ses formes.

Collaborateur  
Le Devoir

MALGRÉ TOUT ON RIT À SAINT-HENRI  
Daniel Grenier  
Le Quartanier  
Montréal, 2012, 264 pages



## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 23 au 29 avril 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NO DE SEMAINES

## Romans québécois

1	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michel David/Hurtubise	-/1
2	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/3
3	Les héritiers d'Enkidu • Tome 5 Abussus	Anne Robillard/Wellan	-/1
4	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression	-/1
5	Volte-face et malaises	Rafale Germain/Libre Expression	2/6
6	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	3/4
7	L'Anglais	Denise Bombardier/Robert Laffont	4/5
8	Gaby Bernier • Tome 1 1909-1927	Pauline Gill/Québec Amérique	5/6
9	Yukonnaise	Mylene Gilbert-Dumas/VLB	-/1
10	Petals' pub	Ariette Cousture/Libre Expression	8/14

## Romans étrangers

1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO	1/3
2	Si c'était à refaire	Marc Levy/Robert Laffont	-/1
3	Les dix enfants que madame Ming n'a jamais eus	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	-/1
4	Nuit noire, étoiles mortes	Stephen King/Albin Michel	3/5
5	Private Londres	James Patterson   Mark Sullivan/Archipel	-/1
6	Les lumières de septembre	Claudio Ruiz Zafón/Robert Laffont	2/3
7	La liste de mes envies	Grégoire Delacour/Lattès	-/1
8	Hôtel Adlon	Phillip Kerr/Du Masque	4/14
9	Froid d'enfer	Richard Castle/City	8/9
10	Les anges de New York	Roger Jon Elory/Sonatine	7/11

## Essais québécois

1	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé	1/3
2	C'était au temps des mammoth laineux	Serge Bouchard/Boréal	2/12
3	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal	4/10
4	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Claude Lévesque/Les Éditions L'Éclaireur	3/14
5	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Lafontaine/Boréal	5/21
6	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhaime/VLB	7/14
7	Partir pour la famille	Suzanne Marchand/Septentrion	9/2
8	Duplessis. Pièce manquante d'une légende	Alain Lavigne/Septentrion	-/1
9	Les taupes frénétiques	Jean-Jacques Pelletier/Hurtubise	6/5
10	L'indépendance, maintenant!	Collectif/Michel Brûlé	-/1

## Essais québécois

1	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	1/4
2	L'Empire de l'illusion	Chris Hedge/Lux	2/4
3	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	7/11
4	L'ordre libéral. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion	4/8
5	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	3/13
6	Le sanglot de l'homme noir	Alain Mabanckou/Fayard	-/1
7	Humain. Une enquête philosophique sur ces révolutions...	Monique Aitken   Roger-Pol Droit/Flammarion	-/1
8	Contre la pensée unique	Claude Hagège/Odile Jacob	-/1
9	Exister. Le plus intime et fragile des sentiments	Robert Neuburger/Payot	5/3
10	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	8/25

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION



Mathieu Bertrand, Libraire  
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)  
514-914-2142

## ACHETONS EN TOUT TEMPS :

## Livres anciens avant 1800

## Americana et Canadana :

- Relations des Jésuites, Relations de voyages...
- Incunables québécois, Patriotes, Riel...

## Reliures d'art anciennes et modernes

## Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

## Livres d'art et livres d'artiste Refus Global, Le Vierge incendié

## Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
bonheurdoccasione@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasione

# L'archéologue du savoir

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans *Écorces*, Georges Didi-Huberman fait fi d'une querelle ouverte par Claude Lanzmann à propos de la mémoire d'Auschwitz. Dans *L'image survivante* (Minuit, 2002), l'historien et philosophe de l'art avait commenté des photos prises dans un camp de la mort nazi, quatre clichés pris clandestinement au crématoire de Birkenau. On y voyait des femmes nues et des corps gazés, ensevelis par des prisonniers destinés à subir le même sort.

Lanzmann, directeur des *Temps modernes*, s'était alors élevé contre la fétichisation et la trace même de telles images-reliques, témoignages terribles, certes, mais aussi archives susceptibles d'un révisionnisme qui mettrait le voyeur au-dessus de son sujet, l'écriture dérivant en esthétique et le sujet en forme déprise du contenu.

Légitimer la représentation ne va pas de soi. Lanzmann n'accepte ni le reportage ni la fiction, de Resnais à Spielberg, lui dont le film *Shoah* est pourtant une écriture. Le crématoire est irréprésentable, et on comprend la nécessité d'un examen attentif. Mais pour Didi-Huberman, qui ne cesse d'interroger les images, comme pour Alain Fleischer, qui s'est lui aussi livré à une telle confrontation, les images ne sont jamais simples.

## L'espace des signes

*Écorces* est un récit mince, poignant, maîtrisé mais pré-

senté comme un jet d'écriture irrépensible et non calculé. Accompagné de quelques photos prises sans réfléchir, ce texte est publié en parallèle avec le troisième volume, monumental, de son *Histoire de l'œil. Atlas ou le gai savoir inquiet*, qui contient une formidable interrogation de *Mnésyne* d'Aby Warburg. Dans le fouillis des images collectionnées, cet «historien surréaliste» avait tenté de ramasser le catalogue de l'histoire occidentale de l'art: Didi-Huberman y fait une lecture des désastres de l'histoire.

Ainsi, il puise une méthode de lecture des signes d'art. Le rapprochement imprévisible des expressions du temps fait jaillir à son tour des lumières sur la connaissance. Héritage fécond, mais surtout inépuisable, ce testament est tourné vers l'avenir.

C'est pourquoi *Écorces* voit le jour. À la suite d'une visite à Auschwitz, l'essayiste tombe en méditation sur des écorces de bouleau, résidus ramassés là en fixant le sol de la honte, comme de minces lambeaux du temps. Birkenau veut dire «bouleau». Que font-ils sur mon bureau, se demande-t-il. «Quelle conséquence pour mon œil qui, ne cherchant plus, fixe le sol ou se leva vers la lointaine cime des arbres?»

## La visibilité

Dès lors, en signant un récit, Didi-Huberman cherche les mots qui disent le lien entre culture et barbarie. Tout a changé à Auschwitz, écrit-il, voyez l'installation d'Annette



Georges Didi-Huberman cherche les mots qui disent le lien entre culture et barbarie. Au camp de la mort nazi de Birkenau, les traces sont au sol, et chacun peut y faire l'expérience de regarder «l'inimaginable», d'éprouver «l'inimaginable de la réalité passée».

Wieviorka et Christian Boltanski dans les «blocks» nationaux. Mais à Birkenau, les traces sont au sol, et chacun peut y faire l'expérience de regarder «l'inimaginable», d'éprouver «l'inimaginable de la réalité passée».

Ce bref texte témoigne d'un savoir, fait de sincérité, de simplicité, du contraire de l'évidence. Au sol: «Oui, c'est bien là, oui c'est cela qui résiste encore au temps.» Au lieu même: «C'est bien le lieu de notre histoire.» Une photo est un mot, et «on ne dit pas la vérité avec des mots [...], mais avec des phrases». Le récit est ce que Didi-Huberman en sait. *Écorces* résume donc une ré-

flexion aussi poignante que puissante, entamée par écrit il y a dix ans.

Que faut-il transmettre? Revenant sur ces quatre photos litigieuses, il fait la preuve qu'en les analysant, surtout l'une qui est ratée, le cadreur a trahi le danger de mort qu'il encourait. Le désespoir est inscrit dans l'image. Le témoignage de David Szmulewski, rarissime survivant, joint à l'arpentage de Didi-Huberman, d'abord grâce à des photos aériennes, puis par ce voyage même à Birkenau, établit que cet appareil photo était bien dans la chambre à gaz, transformant le «travail asservi [du Sonderkommando], son tra-

vail d'esclave de l'enfer, en un véritable travail de résistant».

## L'absolu et le relatif

En cette fin de semaine suivant le 1<sup>er</sup> Mai, il est question d'honorer le travail. Mais cet autre travail de mort, face au travail du regard, de la pensée, de la mémoire et de l'écriture, renvoie dos à dos l'absolu et le relatif. Le contre-travail à retardement, ce retour d'enfer et d'hécatombe, relatif, est celui des archéologues s'attaquant aux «lieux de mémoire» et d'enfouissement.

Les preuves historiques ne sont pas des inventaires d'objets, mais «surtout une anamnèse pour comprendre le présent», écrit Didi-Huberman, de-

vant l'angoisse béante de ce qui a été. Ce sur quoi il insiste n'est pas la nouveauté, ni l'unicité, mais la relation, l'intensification, la compassion qui se cache derrière les signes, les images, les surfaces, les objets. A s'y livrer, le hasard rétablit la chaîne de l'histoire, l'écorce ou «manteau de peau»: «nos écorchements, ces écorces d'images et de textes montés, phrasés ensemble».

Collaboratrice  
Le Devoir

## ÉCORCES ET ATLAS OU LE GAI SAVOIR INQUIET

Georges Didi-Huberman  
Minuit  
Paris, 2011, 74 et 382 pages

# GGC entend faire sa place à Montréal

## La librairie est déjà implantée depuis 35 ans dans les Cantons-de-l'Est

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Pour célébrer son 35<sup>e</sup> anniversaire, le groupe de librairies GGC de Sherbrooke se lance à l'assaut de Montréal. Le président du groupe, Gérald Caza, ne cache pas sa fierté d'installer son enseigne sur l'avenue du Mont-Royal, à deux pas du métro Mont-Royal, «à trois jets de pierre du Renaud-Bray de la rue Saint-Denis», précise-t-il. Le quartier est l'un de ceux qui comptent le plus de librairies au Canada.

À Montréal, le groupe possédait déjà LSC, une enseigne située non loin du Stade olympique où l'on propose des livres et un choix de jouets éducatifs. Cette formule sera reprise, mais dans une surface beaucoup plus grande, dans la succursale de GGC qui s'installe en plein cœur du Plateau Mont-Royal. «Le magasin compte 2500 pieds carrés, répartis entre un rez-de-chaussée et une mezzanine. Il est difficile de trouver quelque chose de libre sur Mont-

Royal. Il est certain qu'on aurait aimé quelque chose d'un peu plus grand, mais nous sommes très bien situés.»

La librairie est déjà en activité. «Nous avons ouvert depuis mercredi dernier afin de familiariser le personnel avec le fonctionnement. Nous ouvrons officiellement dans quelques jours.»

La Biblairie GGC de l'avenue du Mont-Royal offre pour l'instant 12 000 titres neufs à ses visiteurs. «Nous allons augmenter à 18 000 titres d'ici peu de temps», explique Gérald Caza au téléphone. Les bibliophiles pourront aussi trouver là des livres rares. «Pour l'instant, on trouve surtout des livres d'occasion sur Mont-Royal. Nous, nous aurons des livres rares. Pas du livre d'occasion. Ce n'est pas du tout dans cette avenue-là que nous voulions nous engager.»

À Sherbrooke, GGC a tenu pendant des années les concessions de librairie du collège de Sherbrooke et de l'université. Après des années, ces contrats n'ont pas été renouvelés. GGC possède aussi une succursale à Magog. La maison

mère de GGC est installée rue King Ouest, où le groupe mène aussi des activités d'édition sous le nom des éditions GGC. Les éditions GGC ont publié surtout des livres régionaux.

Gérald Caza dirige aussi les activités de distribution de l'Agence du livre (ADL). Cette maison s'occupe de la commercialisation d'une centaine de maisons d'édition locales et étrangères.

La Biblairie GGC de Montréal que s'offre Gérald Caza à l'occasion du 35<sup>e</sup> anniversaire de ses activités est déjà ouverte, mais sera officiellement lancée le 23 mai lors d'une soirée. Au nombre des invités d'honneur de ce lancement, on trouvera les écrivains Kim Thuy, Yves Beauchemin, Dominique Demers, Jean-Claude Germain, Elisabeth Tremblay, Robert Soulières, pour ne nommer que ceux-là. La nouvelle librairie est située au 1145 de l'avenue du Mont-Royal.

Le Devoir

## Rhizome à Chicoutimi

Le spectacle poétique *Para Quedar/Pour rester humain* des Productions Rhizome sera présenté à Chicoutimi ce soir, à la salle Murdoch. Les poètes Carl Lacharité de Québec et Cristobal Barreto de Colima, au Mexique, y performeront leurs textes, le premier en français et le second en espagnol, parfois traduit, dans une scénographie toute de vidéos et d'écrans mouvants. Rhizome poursuivra ensuite sa tournée en présentant le spectacle à Sherbrooke le 25 mai prochain. – *Le Devoir*

## Premier prix Tenebris

Les cinq finalistes du premier prix Tenebris 2012 du meilleur polar de langue française ont été dévoilés. Concurrent Jacques Expert pour son *Adieu* (Sonatine), Maxime Houde avec *L'infortune des biens nantis* (Aïre), Sylvain Meunier pour *Les mémoires d'un œuf* (Courte Echelle), Laura Sadowski avec *La géométrie du tueur* (Odile Jacob) et, finalement, l'incontournable Fred Vargas pour *L'armée furieuse* (Viviane Hamy). Le nom du lauréat sera dévoilé le 20 mai lors de la première édition des Printrtemps meurtriers de Knowlton. – *Le Devoir*

## POÉSIE

# À bout de souffle

HUGUES CORRIVEAU

D'emblée, Marcel Labine impose son style incisif et sans concession, prouvant de nouveau qu'il est un très grand poète qui ne s'éparpille jamais, qui propose des livres d'une précision fulgur-

rante, sans égarement, tout entier à son projet.

Dès les *Tableaux des années oubliées*, il s'immisce dans l'enfance des angoisses ou des jeux, révélant les points d'ancrage de ce qui fonde la pensée inquiète. Il sait d'où vient ce questionnement profond

qui jouit de l'être, qui trouble la conscience d'un «quotidien insensé à ses yeux / dont il ne gardera tapie / au crâne que l'indignité / du mauvais fils». L'adolescence ensuite, dans *L'aire de Broca*, moment difficile, moment de rupture qui mène à ce constat radical: «il n'y a qu'un traître s'enfuyant vers les arts», emporté par les livres, déchiré entre Hermann, Sam ou Félice.

Le Montréal actuel s'impose par après comme continuité formelle de «l'angle mort des jeux», loin du moment où «rêver se rêvait». Certes, ce recueil radicalement noir, d'un noir forcené, plein d'une nuit augurale, fouille des lieux migratoires qui vont de la vie percluse à une fin mendicante. «J'ai tracé à jamais / distances et cadastres», dit le poète, comme si la question du comment habiter le monde n'allait jamais trouver de réponse. En ses «derniers gestes d'encre», se référant à un titre de Beckett que cite Labine, on croirait que toujours on va, Cap au pire, alors que les «poèmes se tiennent seuls comme des épitaphes».

La course à laquelle nous convie Marcel Labine est éperdue, elle prend la poésie aux mots et la veut essentielle. Il nous offre ici un recueil magnifique qui nous laisse à bout de souffle devant une parole indispensable et lumineuse, malgré la faillite indubitable du sens de ce vers quoi on va, tous.

## Comment vivre?

Au centre de l'œil, le monde. Comment en saisir les prismes changeants, les troubles et les bonheurs? Deux poètes en ont écrit, se sont écrit à ce propos autour d'un titre, *Iris*, vision et fleur dans un recueil à double signature. Danielle Fournier d'abord, poète montréalaise qui, de la ville à la mer, scrute les indices qui font battre son cœur. Entre autres, «[elle] chuchote une parole inédite, pleine de mansuétude et miséricordieuse dans laquelle la Voix de Dieu est Verbe et Epiphanie», ou bien encore, «devant l'Église Saint-Paul-Saint-Louis, [elle] se signe au milieu du brouillard».

Femme en quête d'une proximité inquiète, bouscu-

lée par les transports des sentiments comme des êtres. «Parfois elle entre dans la mer — c'est une femme de mer», c'est une femme au «Je, fuyant», c'est une fouineuse de grand chemin, d'écriture. «Elle marche vers sa liberté, chaussures plates qui ne sont pas assorties à son sac à main.» Marcher, mot à mot, à la recherche d'un ancrage, d'un passage qui puisse l'accomplir. «La vie par-dessus la vie dépend des mots», dit-elle. C'est en quelque sorte le pari de cette partie de recueil, empreinte d'une inquiétude latente devant l'inconnu, devant l'absence nette de réponse, poussée qu'elle est par une quête inassouvie.

Quant à Luce Guilbaud, poète vendéenne, elle rallie vents et liquides, avec la même énergie fouisseuse, pénètre aussi dans la ville en quête de mots justes pour en décrire l'impasse. Pays d'ici, pays de France, lieux confondus en une dérive qui cherche ses assises. Voyeuse en quête de la nature, de plantes, de nourritures, d'odeurs et de goûts, d'une

efflorescence qui charrie des sentiments, comme toujours. Conviant les saisons urbaines, les passages d'oiseaux, emportant les signes arboricoles jusqu'aux demeures en couleurs, voilà comment la poète bouquetière, posant d'abord l'iris au coin de l'œil. «Le voyage bougé / le geste d'aller de revenir / le pied posé à même l'échange / [...] ça passe par les mots par les yeux / par les murs par les vagues / papiers froissés rempart de livres». S'adressant sans doute à Danielle Fournier, Luce Guilbaud conclut: «Un océan entre nos mots / toi et moi nous nous tenons par le livre.»

Collaborateur  
Le Devoir

## LE TOMBEAU OÙ NOUS COURONS

Marcel Labine  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2012, 178 pages

## IRIS

Danielle Fournier  
et Luce Guilbaud  
L'Hexagone  
Montréal, 2012, 120 pages

Suzanne Marchand

## Partir pour la famille

Fécondité, grossesse et accouchement au Québec

1900-1950

Déjà en librairie

SEPTENTRION .Q.C.A  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts  
du Québec

## LIVRES



GUILLAUME SOREL ET LAURENT SEKSİK

# Biographies en bédé

## Quand le passé se fait dessiner au présent

Pierre-Esprit Radisson, Olympe de Gouges, Anna Politkovskaïa, Camille Claudel, Stefan Zweig... Depuis quelques mois, un vent biographique souffle sur l'univers du 9<sup>e</sup> art, qui a décidé d'exposer en cases les grands, les oubliés, les torturés, les martyrs, leur passé et surtout leur époque. Une série de voyages dans le temps pour se souvenir, oui, mais surtout, dirait-on, pour mieux inspirer un présent qui se cherche.

FABIEN DEGLISE

Radisson, série imaginée par le bédéiste Jean-François Bérubé, aura son quatrième et dernier chapitre. Une entente a été signée entre l'éditeur, Glénat Québec, et l'auteur, qui il y a quelques semaines s'était plaint, sur son blogue, d'avoir perdu le diffuseur de son incursion dans la vie du célèbre explorateur franco-canadien. La conclusion est attendue dans les prochains mois. Et forcément, elle se prépare à alimenter une rivière de biographies qui depuis plusieurs mois est en formation dans l'univers de la bande dessinée.

Les héros du passé sont à la mode. Et Olympe de Gouges (Casterman écritures) résume cette popularité avec poids dans une bricole de 500 pages scénarisée par José-Louis Bocquet et dessinée par Catel Muller. Le duo qui avait mis en image la biographie

d'Alice Prin, figure marquante du monde des arts dans les années sandwich (1921-1939), dans Kiki de Montparnasse, se frotte ici à celle de Marie Gouzes, féministe engagée avant l'heure qui, dans les années qui ont précédé la Révolution française, a répandu ses idées progressistes et son libéralisme dans la bonne société.

Cette balade dans un temps habité par Voltaire, Rousseau, Danton, Condorcet, Lafayette, Guillotin et les autres est rythmée par des adresses que fréquentaient ou habitaient cette femme de lettres et fiéffée républicaine. Elle permet aussi, en suivant les traces de celle qui a dénoncé l'esclavage, mais aussi rédigé en 1791 la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, de renouer avec cette époque trouble qui, pour se trouver un nouveau souffle, n'a pas hésité à enlever le leur, par la guillotine, à des milliers

de Français, sans même épargner les plus progressistes.

La mort pour la cause. C'est un peu ce qui pourrait résumer le destin tragique de la journaliste russe Anna Politkovskaïa, assassinée froidement dans l'ascenseur de son appartement moscovite le 7 octobre 2006. Elle bossait à la Novaïa Gazeta, où ses enquêtes sur la guerre en Tchétchénie se sont mises un jour à déranger le pouvoir en place. Elle avait 48 ans.

Avec une plume remarquable, Igor Tuveri — Igor pour les intimes — part sur les traces de cette combattante pour la vérité dans Les cahiers russes (Futuropolis), journal illustré qui poursuit, par la bédé, la quête de sens dans les pays de l'ex-URSS amorcée par l'auteur il y a quelques années. L'Ukraine avait donné son cadre au premier tome de cette série. Le Caucase, avec sa guerre oubliée, et la journaliste tombée au combat poursuivent cette œuvre qui dresse le portrait sombre d'une Russie où, d'hier à aujourd'hui, les valeurs démocratiques peinent à trouver un terreau fertile.

À la vie, à la mort

À Petrópolis, au Brésil, c'est le terrain propice au bonheur que l'écrivain autrichien Stefan Zweig n'a pas trouvé en s'y exilant avec Lotte, sa jeune compagne. Les derniers jours de cet auteur torturé par l'excès de lucidité sur son présent sont mis en case par Guillaume Sorel et Laurent Seksik dans Les derniers jours de Stefan Zweig (Casterman) avec une poésie dans le trait comme dans le scénario forcément dérangeant étant donné la nature du propos. Nous sommes en 1941. Sur une centaine de pages, il y est question d'Hitler, des juifs, de cette autre terre promise qu'a été le Brésil à une autre époque pour une frange d'in-

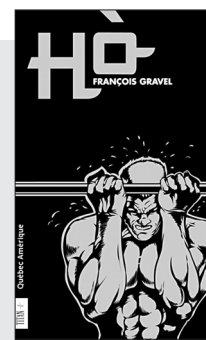
tellos germanophones, de dérivés populistes, des odieux desseins d'un dictateur et des mots mis dans des livres, par Zweig et par d'autres, comme pour tenter d'enrayer l'inéluctable progression du mal.

Dans ce décor brésilien, à la verdure et à la paix réconfortantes, Zweig, comme en témoin encore aujourd'hui son Ivresse de la métamorphose et surtout son Monde d'hier. Souvenir d'un Européen, autobiographie dont il a mis la dernière touche lors de cette dernière année d'exil, n'arrivera pas à se débarrasser de ses idées noires. Le véronal, un barbiturique, absorbé en chœur avec la femme de sa vie, viendra sceller le destin du penseur et construire du coup cette mythologie qui trouve dans cette bande dessinée un espace favorable pour ainsi persister dans notre temps.

D'un mythe à l'autre. Eric Liberge et Vincent Gravé revisitent, quant à eux, celui de Camille Claudel (Glénat), célèbre sculptrice et maîtresse de Rodin, en passant par les confidences de son frère, Paul, tout comme par un univers graphique à la complexité de circonstance.

Depuis 1951, où l'homme répond aux questions de journalistes — c'est le trame de fond de cette bédé —, le voyage dans le temps nous ramène dans ce Paris de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où l'art faisait la vie, mais aussi dans la relation trouble de la jeune Camille à son art et surtout à son maître, que le duo de bédéiste décortique loin des clichés habituels. Sans exagérer le trait de soulignement, la place de la femme dans la société, la création, le génie, les notions de contraintes, d'établissement, de transgression et au final de folie et cohabitent sur 72 pages, comme pour mieux résonner aujourd'hui.

## LA VITRINE



JEUNESSE

**HÔ**  
François Gravel  
Québec Amérique  
Montréal, 2012, 232 pages

François Gravel, c'est lui qui l'écrit, « n'a jamais escaladé l'Everest, n'a pas joué pour les Canadiens et n'a jamais essayé de provoquer une polémique pour qu'on parle de lui dans les journaux ». Pourquoi en parle-t-on, alors ? Parce qu'il écrit des romans et qu'il le fait très bien. Romancier inventif et délicat, même quand il flirte avec une veine plus noire, Gravel passe, d'un ouvrage à l'autre, du registre adulte au registre jeunesse avec une admirable habileté. Hô, son plus récent roman jeunesse, raconte l'histoire d'un jeune haltérophile soumis à des expériences douteuses par un régime asiatique dictatorial. Obnubilé par la grandeur du chef national suprême Dao Kha, l'athlète adolescent, coupé du monde, se plie à un programme expérimental composé de médicaments, d'opérations multiples et de pratiques sexuelles originales. On lui a dit qu'il devait gagner ; il est prêt à tout pour y parvenir, et c'est ce qu'il raconte dans son journal de bord qui occupe la majeure partie de ce roman. L'épouse qu'on lui impose, à 14 ans, deviendra toutefois son alliée, puisqu'elle vit le même drame que lui, mais avec une pointe de lucidité. Critique des pays totalitaires qui sacrifient les vies individuelles au profit de la gloire du régime, ce roman original, dans son fond comme dans sa forme, peut aussi se lire, au deuxième degré, comme une allégorie de la jeunesse ruinée par des obsessions parentales de réussite et de gloire. Il y a des Dao Kha, au Québec, qui s'appellent maman ou papa et qui transforment leur progéniture en Hô.

Louis Cornellier



ENFANTS

**LA MAISON DE TAMARA**  
Pascale Debort  
Éditions Albin Michel  
Jeunesse  
Paris, 2012

C'est le rêve de Fanfreluche devenu réalité. Avec *La maison de Tamara*, on entre littéralement dans l'histoire d'une jeune danseuse des Ballets russes, Tamara Karsavina. On lit sa vie, qui se déroule au début du siècle dernier, en pleine ascension des Ballets russes, alors que la troupe balaie l'Europe. Mais on peut aussi en réinventer à sa guise le cours des événements. Car le livre se présente en fait comme un coffret. Un grand livre-maison se déploie en trois dimensions pour créer quatre pièces — cuisine, salle de bains, chambre et salon — au décor délicieusement kitsch. Bibliothèque, tableaux, tapisseries, portes et fenêtres élégantes agrémentent les murs, en trompe-l'œil, annonçant déjà l'univers et le personnage. Une série de 12 planches proposent des éléments de mobilier prédécoupés qui permettent, en quelques plis, de meubler et de décorer les pièces à son gré. On y suit aussi les péripéties de la mystérieuse Tamara à travers son journal intime, troisième élément du coffret. Les bribes d'existence qui y sont racontées laissent toute la place pour inventer la suite et les intermédiaires en réaménageant sa maison. Et tout cela avec des mots et de jolis bouts de carton. Les tablettes électroniques peuvent aller se rhabiller ! Le génie de l'objet, pourtant tout simple, et le pur enchantement du design graphique justifient le prix un peu élevé (50, 95 \$). L'auteure, Pascale Debort, a un parcours aussi polyvalent que son livre-maison. Elle a été directrice artistique à Paris et œuvre comme graphiste à la pège à Nancy, où elle vit. Elle travaille aussi comme illustratrice et photographe. Cartes de souhaits, papeterie, affiches publicitaires, catalogues, elle concocte tout support de communication sur mesure et se passionne pour les livres, la mode, les années 20 et 70, le XVIII<sup>e</sup> siècle et, bien sûr, le dessin. À travers ses projets, elle « recherche les souvenirs que son grand-père aurait oubliés à Petrograd, avant la révolution d'octobre », est-il écrit dans la documentation destinée aux médias. Fiction ou réalité ? La dame maîtrise aussi l'art de sa propre mise en marché.

Frédérique Doyon

## Amour impossible en deux temps

FABIEN DEGLISE

Le coup de foudre peut tomber n'importe où, y compris dans un cours de peinture de modèle vivant. Parlez-en au bédéiste Philippe Girard qui, en 1991, y a goûté. Solide, comme dirait l'autre.

*La mauvaise fille* (Glénat Québec), sa dernière création, résume le « dossier ». Nous sommes à Québec en 1991. Son regard est attiré par celui d'une blonde collègue à côté de lui. Il est conquis. Il va tout faire pour lui faire parvenir un poème et une boîte de chocolats à l'occasion de la Saint-Valentin. Et bien sûr, le projet plus qu'ambitieux va l'amener sur un chemin qu'il n'avait pas anticipé.

Avec sa poésie habituelle, son sens de l'intrigue et surtout la ligne claire qui a façonné dans le passé ses remarquables et remarquables *Tuer Vélasquez*, *Visite*



des morts et plus récemment *Re-wind*, Philippe Girard explore dans ce nouveau voyage aux confins de la condition humaine l'idée des amours impossibles entre deux êtres et surtout entre deux époques, la sienne et celle de sa grand-mère en 1931.

Un journal intime traînant sur une table va faire le pont entre ces deux mondes et ces deux quêtes. Il va aussi donner corps et âme à ce récit en images, en bulles, dont l'intelligence prévisible tisse par l'entremise d'un scénario particulièrement bien ficelé les préoccupations

presque habituelles de l'auteur : identité, engagement, poids de la décision, destins qui se croisent, mais aussi faux semblants et apparences trompeuses : la mauvaise fille en question, une fois placée dans un Québec de la Prohibition, n'étant pas forcément celle que le lecteur va attendre... dans le froid de l'hiver.

Le Devoir

**LA MAUVAISE FILLE**  
Philippe Girard  
Glénat Québec  
Montréal, 2012, 168 pages

# BIBLIQUENTE

11 et 12 mai à Laval

Mégavente de livres usagés pour jeunes et adultes à 2,50\$ le kilo.

Plus de 100 000 livres, revues, CD, DVD et autres.

HEURES D'OUVERTURE  
Vendredi 11 mai : 17 h à 21 h  
Samedi 12 mai : 8 h 30 à 16 h

ARÉNA CARTIER  
100, rue Major, Laval-des-Rapides

311 ou 450 978-8000 (de l'extérieur de Laval)  
www.ville.laval.qc.ca (onglet Culture)

# ESSAIS

## Le discours psychiatrique sur la sellette



LOUIS CORNELIER

**L**e docteur Guy Turcotte savait-il ce qu'il faisait lorsqu'il a tué ses deux enfants? Lors de son procès, la défense a trouvé un psychiatre pour répondre non à cette question, alors que la Couronne en a déniché un pour répondre oui. Or la psychiatrie n'est-elle pas censée être une science médicale rigoureuse? «Le psychiatre», répond l'essayiste Alain Bachand, n'a pas d'outils particuliers pour déterminer ce qu'un accusé pensait ou éprouvait lors de ses actes. Il n'a rien de privilégié à offrir, sinon un jargon plus obscur qu'éclairant.»

Dans le même sens, se fier au jugement psychiatrique pour déterminer quand il conviendrait de libérer un meurtrier acquitté pour cause de désordre mental serait pour le moins hasardeux. «Lorsque les psychiatres prédisent des comportements dangereux, leur évaluation tend à être deux fois plus incorrecte que juste et va généralement plus dans le sens de la surprédiction. En fait, leurs prédictions ne paraissent généralement pas plus fiables que celles des non-professionnels.»

Ces considérations très sévères à l'égard de l'expertise psychiatrique sont tirées de *L'imposture de la maladie mentale. Critique du discours psychiatrique*, un essai polémique, par ailleurs solide, sérieux et dérangeant, signé Alain Bachand. Ce dernier n'est ni un psychiatre ni un scientifique patenté. Il se présente comme un fonctionnaire au Palais de justice de Montréal, avec une formation en philosophie.

Son ouvrage, toutefois, en préface, reçoit la caution de David Cohen, renommé profes-

seur en sciences psychologiques et sociales, spécialiste des effets négatifs des psychotropes et de leur utilisation en psychiatrie. Cohen, qui critique la médicalisation de l'existence, c'est-à-dire «la transformation de conduites déviantes ou même normales en troubles mentaux traitables», se réjouit justement du fait que Bachand ne soit pas un spécialiste attiré et n'hésite pas à dire qu'il recommanderait ce livre à ses étudiants.

La thèse principale de Bachand est que ce qu'on appelle la maladie mentale ne s'explique pas par des désordres biologiques ou des dérèglements du cerveau. Cette notion, au fond, serait «dépendante de l'idée que nous nous faisons d'un être humain désirable». Or «le caractère désirable d'une chose n'est justement pas scientifique, mais relève des valeurs cultu-

**«Lorsque les psychiatres prédisent des comportements dangereux, leur évaluation tend à être deux fois plus souvent incorrecte que juste et va généralement plus dans le sens de la surprédiction», fait valoir Alain Bachand**

relles». La maladie mentale, en d'autres termes, «est une forme de déviation de normes sociales et non de normes biologiques». La psychiatrie, en médicalisant les comportements bizarres, «revêt davantage l'accoutrement de la science qu'elle n'en contient la substance».

Les théories biologiques (génétiques, biochimiques, physiologiques) sur les causes de la schizophrénie ne tiennent pas la route, démontre Bachand en citant plusieurs études. Soutenir, par exemple, que l'excès de dopamine serait en cause, étant donné que l'administration d'un neuroleptique inhibant l'activité dopaminergique supprime les symptômes associés à la schizophrénie, est un non-sens. Comme le remarque Bachand, «la caféine

peut avoir un effet sur l'activité du cerveau, supprimer un état de fatigue par exemple, mais ce résultat ne témoigne pas d'une anomalie dans le cerveau (une déficience en caféine)». Bachand ne nie pas que ceux qu'on appelle des schizophrènes ont des comportements bizarres, mais ces derniers, précise-t-il, «peuvent être étudiés ou gérés sans qu'ils soient arbitrairement incorporés dans le cadre d'un diagnostic psychiatrique en raison de leur caractère extrême ou inhabituel».

Bachand se livre ensuite à de semblables démonstrations au sujet de la dépression (la tristesse profonde n'est pas plus un problème médical que le bonheur), de l'alcoolisme (une mauvaise habitude aux effets indésirables et non une maladie), de la psychopathie (le problème des «personnes moralement mauvaises» qui relève de la moralité et de la criminalité et non de la médecine) et du trouble de déficit de l'attention avec hyperactivité (qui ne serait pas une pathologie mais une déviation de la moralité, mais un problème d'indiscipline et d'inattention essentiellement social).

Dans un chapitre plus épineux concernant la déviance sexuelle, qui ne passera pas comme une lettre à la poste puisque Bachand y cite des études qui relativisent les conséquences dramatiques pour les mineurs de relations sexuelles non violentes avec les adultes, l'essayiste conteste même le caractère pathologique de la pédophilie et, sans pour autant défendre cette dernière, propose de la traiter comme un problème de moralité.

«Sobre mais dévastateur», comme l'écrit David Cohen, l'ouvrage de Bachand met en cause les diagnostics psychiatriques (diver-

gents d'un expert à l'autre) et conteste leur validité. Il rappelle que le fameux DSM, la bible de la psychiatrie, a déjà intégré la masturbation et l'homosexualité dans sa liste de désordres mentaux avant de les retirer et que l'inclusion de nouveaux désordres (le syndrome prémenstruel ou un faible désir sexuel, par exemple) est déterminée par des discussions en comité dont la nature est plus sociale et idéologique que scientifique.

Bachand passe en revue les thérapies biologiques (lobotomie, médicaments) et n'en retient pas grand-chose de bon. Il se montre plus favorable aux psychothérapies, mais précise tout de même que le but d'un psychothérapeute n'est pas tant de «soigner» un trouble mental que de persuader son client de changer sa conduite ou sa perception. Il ajoute d'ailleurs que de bons amis ou la lecture de livres de psychopop donnent d'aussi bons résultats!

Les psychiatres, conclut Bachand, donnent «une apparence médicale à des problèmes essentiellement personnels, moraux ou sociaux», ce qui légitime leurs «interventions thérapeutiques qui viennent dissimuler un agent de contrôle social sous les traits rassurants du psychiatre tout en favorisant l'institution qu'est la psychiatrie et en promouvant les intérêts des compagnies pharmaceutiques au détriment d'interventions psychosociales plus globales qui permettraient d'améliorer les conditions de vie des schizophrènes» ou autres excentriques et déprimés. La charge de Bachand est certes elle aussi critiquable, mais elle porte.

*louisco@sympatico.ca*

### L'IMPOSTURE DE LA MALADIE MENTALE Critique du discours psychiatrique

Alain Bachand  
Liber  
Montréal, 2012, 184 pages

## Identités plurielles: l'argumentation culturaliste de la droite

GEORGES LEROUX

**L**a montée des partis de droite en Europe a trouvé ces derniers jours une confirmation supplémentaire avec le vote français pour le Front national. Alimenté par un débat sur l'identité nationale, reconverti en discussions sur l'immigration et «la préférence nationale», ce vote se nourrit surtout d'une critique des conséquences politiques de l'universalisme promu par l'Europe. Face à la diversité croissante des sociétés, on voit en effet se développer à droite un argument culturaliste dont l'effet le plus net est l'exclusion. Certaines minorités seraient inassimilables, d'autres seraient tributaires d'une culture particulière qu'elles seraient irrécyclables avec la République. Le délire meurtrier du Norvégien Anders Breivik, contenu dans un long manifeste contre le pluralisme et le multiculturalisme, reprend tous ces arguments et les transforme en programme d'action.

À quelle distance, peut-on demander, se situent les partis d'extrême droite des arguments de ce manifeste?

L'intérêt du recueil préparé par Spyros Theodorou est de montrer l'impasse dans laquelle s'enferment tous ceux qui croient trouver dans une revendication particulariste et identitaire une protection contre la particularité des autres. Comment ne pas voir en effet dans le recours systématique au concept de l'identité la recherche d'une valeur refuge systématiquement surinvestie par cela même qu'on entend exclure?

Au lieu de rouvrir la grande porte de l'universalisme des Lumières, seul idéal politique capable d'accueillir la richesse des différences au sein d'une communauté politique élargie et consciente du défi du pluralisme, le communautarisme devient à la fois le problème et la solution. Theodorou le dit simplement dans sa présentation: la reviviscence de l'intégrisme n'est que l'envers d'une structure qui engendre le communautarisme national, tous deux participant de la même frayeur et du même repli devant l'universel en devenir.

### Les fondements de l'identité

Le livre rassemble une vingtaine de contributions, préparées par les meilleures plumes de la science sociale française. De Michel Wie-



KENZO TRIBOUILLARD AGENCE FRANCE-PRESSE

Alimenté par un débat sur l'identité nationale, reconverti en discussions sur l'immigration et «la préférence nationale», le vote du Front national se nourrit surtout d'une critique des conséquences politiques de l'universalisme promu par l'Europe.

viorika à Jean-François Bayart, de Patrick Weil à Pierre Hassner, la réflexion progresse en examinant les fondements sociologiques et anthropologiques de l'identité. L'analyse de cas particuliers, comme la colonisation, se juxtapose à une réflexion sur la construction des identités contemporaines et le conflit des mémoires. Le titre évoquant une dérive des identités s'explique par le constat qui se dégage de la plupart de ces contributions: il n'existe rien de tel que des identités figées, transhistoriques. Toutes sont au contraire soumises aux transformations induites par le mouvement social, l'immigration, la culture. La seule idée de se réclamer de traditions inamovibles trahit un vœu inavouable: freiner le temps, résister à la différence.

C'est ainsi qu'on peut raisonnablement soutenir que les authentiques Américains aujourd'hui sont les Chinois et que tous les intégrismes réactionnaires s'alimentent de stéréotypes fondés sur

des fictions. Sortir la France de l'Europe pour lui faire retrouver la virginité de Jeanne d'Arc ou le beurre charentais est un cas d'espèce, mais pas franchement différent, dans son argument, du discours de Breivik. La xénophobie qui engendre ces dérapages n'est elle-même que le symptôme d'une angoisse identitaire, dont tous les auteurs de ce livre explorent les figures complexes et troublées.

Si le philosophe Vincent Descombes peut demander combien chacun de nous possède d'identités, on pourrait être tenté de le réfuter par un permis de conduire. Mais chacun sait que replier notre identité sur une appartenance simple ne dit rien de nos options sur l'universel: valeurs partagées, accueil de la différence. C'est sur ce terrain que se place Patrick Weil, en examinant le statut de la diversité au sein de la République. Son essai est concret et discute de mesures législatives précises. Mais il n'est pas le seul à le

faire, il suffit de lire Emmanuel Todd pour comprendre les défis concrets de l'universalisme français, toujours déjà rabattu sur l'identité française. Michel Wieviorka, qui s'est beaucoup engagé sur ce chantier, examine les défis actuels du modèle français d'intégration et critique sa rigidité. On appréciera aussi une des conclusions de Jean-François Bayart, à la fin de sa critique du culturalisme: «Il n'y a pas d'universalisation qui ne procède par réinvention de la différence.»

Livre riche et stimulant qui nous arrive de Marseille, cet ouvrage est en résonance avec beaucoup de débats actuels au Québec. Il illustre pour qui en douterait la vitalité de la réflexion française sur le pluralisme.

Collaborateur  
Le Devoir

**IDENTITÉS À LA DÉRIVE**  
Spyros Theodorou (sous la dir. de)  
Éditions Parenthèses,  
coll. «Les savoir à l'œuvre»  
Marseille, 2011, 410 pages

## Thomas Mann, prophète de l'Europe

MICHEL LAPIERRE

**C**e n'est pas seulement Klaus Mann (1906-1949), annonciateur d'un continent aussi pacifié qu'unifié, après l'horreur du nazisme, que l'Allemagne d'aujourd'hui, partie intégrante d'une Europe nouvelle, redécouvre avec enthousiasme. Elle s'émerveille aussi devant la prescience de son père, Thomas Mann (1875-1955), dont l'essai *Cette guerre* (écrit en 1939), devenu enfin accessible en français, anticipe le printemps du Vieux Continent mal nommé.

Le petit livre du Prix Nobel de littérature (1929), suivi d'un commentaire substantiel de David König, étonne. D'autant que Thomas Mann avait publié en 1918 *Considérations d'un apolitique*, essai qui l'avait rangé, dans son Allemagne natale, du côté des bourgeois nationalistes et conservateurs, en l'opposant notamment à un autre écrivain, son frère Heinrich Mann (1871-1950), partisan de la démocratie internationale et de la réconciliation avec la France.

Publié en allemand de manière forcément très limitée et traduit en anglais à l'occasion du déclenchement du deuxième conflit mondial, *Cette guerre* est d'abord, de la part de l'écrivain réfugié aux États-Unis, un appel désespéré autant qu'ironique à la résistance à Hitler et à ses complices: «Pauvre peuple allemand, quel est ton sentiment devant ce rôle messianique qui t'a été confié, non par Dieu, non par le destin, mais par une poignée de crapules sans cervelle?» Mais cela resterait banal sans le rejet résolu des valeurs de droite.

Mann ose préconiser l'abandon d'«un funeste conservatisme» européen fondé sur «la

non-ingérence» découlant de «la souveraineté absolue des États-nations», car cet esprit dépassé s'oppose, d'après lui, à l'évolution de l'humanité. Dans une «alliance de liberté et d'égalité» liée au progrès de la démocratie, explique-t-il, «le centre de gravité tend davantage vers l'égalité, vers la justice économique, selon un mouvement qui va de l'individuel vers le social».

Celui que sa famille surnomme affectueusement le Magicien peut-il aller plus loin dans la grâce foudroyante? Par le style réflexif vibrant et altier qui n'appartient qu'à lui, il se rapproche de sensibilités différentes, comme celles de son frère Heinrich et de son fils Klaus. On ne doute pas de la sincérité de son ton envoutant lorsqu'il souhaite la naissance d'une «confédération européenne» à l'abri «des ambitions hégémoniques démesurées».

L'écrivain surprend, ébranle lorsqu'il fixe un objectif impensable sur l'heure mais sublime pour l'avenir: «le but de cette guerre doit être une paix» par laquelle les États du Vieux Continent devront «renoncer» jusqu'à «l'idée même de nation». À ses yeux, cette paix prendra le contre-pied de «la terrible trahison» des accords de Munich (1938) par lesquels l'Angleterre et la France se montrèrent trop conciliantes à l'endroit de Hitler.

Apocalyptique, le pamphlet de Mann enterre la bonne conscience bourgeoise d'un monde révolu.

Collaborateur  
Le Devoir

### CETTE GUERRE

Thomas Mann  
Yago  
Paris, 2012, 120 pages



Thomas Mann

LIBRAIRIE DU CONGRÈS